

Dans le récit trop peu connu *Lettres à une Noire*, la Martiniquaise Françoise Ega rend visible par sa propre expérience la condition des femmes arrivées des Antilles à Marseille dans les années 1960. Chaque aspect de la relation entre les dames blanches bourgeoises et leurs bonnes noires rappelle l'esclavage, son exploitation et

son racisme. Au mépris, elle oppose la sororité noire et l'entraide communautaire. Au fil des extraits, des archives et des rencontres dans le quartier de la Busserine où l'auteure a vécu, Z remonte le fil de la division sexuelle et raciale du travail.

## CELLE QUI DIT NON À L'OMBRE

Françoise Ega,  
une bonne écrivaine

Texte, mise en couleur et dessins :  
Niké Desquesnes  
Photos tirées de la documentation  
personnelle de la famille Ega.

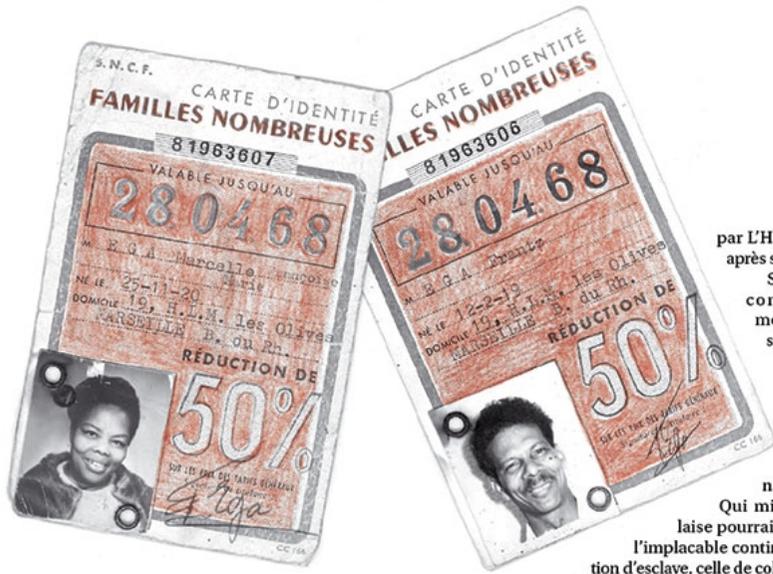
**L**a chapelle est un peu en retrait. Il faut s'éloigner des nuages de poussière que drainent de gros camions rouges pleins de gravas - en journée, on ne voit que ça rouler à la cité de la Busserine, dans les quartiers nord de Marseille: la L2, la nouvelle autoroute, va bientôt passer juste là, à quelques mètres des HLM. J'emprunte une longue artère intérieure et passe devant une drôle de mosquée, collée à flanc de tour, comme un abri de jardin en tôle et en tissu, tout enrobée de verdure. Une maison de Dieu dissimulée sous les haies, jusqu'à l'ouverture d'une mosquée en dur, bien grande, pour laquelle l'association d'en face s'active à rassembler des fonds. Je laisse derrière moi la nouvelle école, avec ses belles courbes et son bois d'architecture moderne malgré des finitions escamotées pour démarrer plus vite les fameux travaux de la L2. Une fois de l'autre côté de la vieille voie de chemin de fer, un jeune guetteur aux lunettes à reflets bleus m'indique la direction. Son collègue du même âge se demande bien ce que je

cherche. Je me le demande aussi, tant ce petit bâtiment ne paye pas de mine. Rectangulaire, au toit plat, tout blanc, il est posé là, au bord de la clôture verte qui nous sépare des rails. Sur le côté droit, quelques graffitis hésitants parsèment le mur. Sur la façade, les mots « Chapelle », en rouge, et « St Claire », en bleu, sont inscrits à la main à la peinture. Une croix timide en fer forgé et un portail fermé, on dirait depuis des siècles, comme ceux que l'on voit sur les chemins de campagne. Un grand arbre déborde de la cour vers l'extérieur. Paraîtrait que l'Église luthérienne malgache y a désor-

**Exergue sympa ici  
qui fait bien kiffer  
mais qui ne prend pas  
trop de ligne.**

mais ses quartiers. C'est là que Françoise Ega s'est éteinte prématurément, un dimanche de fin d'hiver 1976. Pendant près de vingt ans, elle s'y recueillait toutes les semaines.

Née en Martinique, Françoise Ega arrive à Marseille au milieu des années 1950 avec ses deux enfants (Jean-Marc et Jean-Luc) et son mari infirmier militaire, dont le salaire lui assure une condition modeste mais sereine. La famille passe plus de dix ans au quartier des Olives, à la limite



par L'Harmattan, deux ans après sa mort.

Son témoignage constitue un document précieux pour saisir notre monde. D'abord parce qu'il est le récit direct d'une colonisée et non pas une histoire médiatisée par un narrateur extérieur.

Qui mieux qu'Ega l'Antillaise pourrait rendre compte de l'implacable continuité entre la condition d'esclave, celle de colonisée et enfin celle d'employée de maison ? L'écriture ici devient outil de résistance et redonne confiance, dignité et voix à son auteure et à sa communauté – en l'occurrence, ses sœurs noires, invisibles et inaudibles. De part et d'autre de l'Atlantique, ces dernières sont celles qui partagent au plus près cette condition à la fois singulière et commune.

Ainsi Françoise Ega s'adresse-t-elle à une certaine « Carolina » durant tout son récit. Carolina Maria de Jesus, noire et pauvre, est devenue célèbre grâce à la publication par un magazine des années 1950 de son journal, dans lequel elle relate la vie d'un bidonville brésilien. Voici comment, avec *Lettres à une Noire*, se manifeste à nous l'« histoire d'un féminisme noir diasporique, dont nous ne cessons de (re)trouver les traces », écrivent Elsa Dorlin et Myriam Paris<sup>1</sup>. C'est une histoire fantomatique qui a vécu dans l'oubli et a laissé son empreinte entre les lignes des histoires hégémoniques. C'est une histoire héritage, une histoire faite de récits transmis, d'histoires racontées, de traces laissées.»

#### À FEMME NOIRE, DURS TRAVAUX

Le lundi, je nettoie à fond un salon avec, comme entrée en matière, le brossage à la main d'un lourd tapis. Il paraît que l'aspirateur abîme les fibres de ce précieux ornement. Moi, je crois que c'est pour mieux me voir ployer à terre. Le mardi, quand tout est reluisant, Madame fait son raccommodage et des centaines de petits bouts de fil s'incrustent dans la laine du tapis que j'ai tant de mal à nettoyer. Elle dit négligemment : « Il faut que je pense à mettre un vieux drap devant mon fauteuil de raccommodage ! » Elle oublie toujours ! Alors je fais mine de prendre l'aspirateur ; elle dit : « J'ai besoin de l'aspirateur pour le salon ! Prenez la petite brosse ! »

Dès les premières pages du livre, le décor et le ton sont donnés. En restituant les dialogues avec ses patronnes, la lourdeur d'une tâche ou ses déboires administratifs, elle réussit à rendre

tangibles et palpables l'exploitation et le racisme – sans cesse mêlés –, gros mots parfois difficiles à saisir pour ceux qui ne les vivent pas. En 1962 à Marseille, les employées de maison sont tantôt embauchées via des bureaux de recrutement, tantôt par le bouche-à-oreille. Elles ne bénéficient pas de contrat mais d'un simple accord oral. L'employeur peut ainsi renvoyer à tout moment

radicalement soustraite aux regards extérieurs», nous dit la sociologue Caroline Ibos. Ce qu'elle nomme « le politique dans l'appartement », dans son étude récente à propos des nounous noires travaillant chez des familles aisées blanches parisiennes<sup>3</sup>. L'appartement « devient le théâtre d'une confrontation expérimentale entre une femme riche et une femme pauvre, qui sont par ailleurs, dans le cas qui nous occupe, une personne blanche et une personne noire, respectivement ressortissantes d'un pays développé et d'un pays en voie de développement, d'une ancienne puissance coloniale et d'une

### Exergue sympa ici qui fait bien kiffer mais qui ne prend pas trop de ligne.

terre anciennement colonisée, etc. »<sup>4</sup>. Cinquante années séparent les deux situations. On retrouve pourtant chez Françoise Ega comme sur le terrain de Caroline Ibos la même confrontation jouant de l'impérialisme sur le tapis des salons bourgeois.

Dans *Lettres à une Noire*, la dame de maison se dresse, tout occupée à promulguer injonctions et ordres à une employée en mouvement perpétuel, renvoyée d'une tâche à une autre. À l'exigence de productivité s'ajoute vite le simple plaisir

de se dresser, tout occupée à promulguer injonctions et ordres à une employée en mouvement perpétuel, renvoyée d'une tâche à une autre. À l'exigence de productivité s'ajoute vite le simple plaisir

orientale de la ville. C'est là que Françoise Ega accouche de Christiane en 1956, de Jean-Pierre en 1957 et de Jean-Michel en 1958. « C'était la France profonde et provençale, celle d'une enfance merveilleuse », raconte Jean-Pierre, le seul de la fratrie à vivre encore à Marseille. On vivait à dix dans une minuscule maison, avec ma tante et mes cousins, on se blottissait dans nos lits gigognes, calés dans des pièces si étroites, on avait l'impression d'être écrasés. » Il y a le rocher pas loin où les garçons livrent leurs batailles d'épées, l'odeur du mimosa et du lilas, les champs de coquelicots, la ferme des Magnan, une vieille famille marseillaise chez qui les enfants allaient chercher le lait et les légumes. « Aux Olives, il y avait quelques enfants maghrébins mais pas de Noirs, continue Jean-Pierre. À l'école, j'ai connu le « sale nègre », « tête de nègre », comme avant la communauté italienne avait connu les « macaroni » et autres « ritual ».

À Marseille, au contact de ses sœurs antillaises, Ega se scandalise de ce qu'elles lui racontent sur leur sort. Malgré les réticences de son mari, elle décide alors de plonger personnellement dans la misère des « filles de son pays » en épousant le même métier qu'elles. Elle aussi sera « bonne ». « Nous sommes de ceux qui disent non à l'ombre », écrit le poète martiniquais Aimé Césaire.

C'est tenue par ce refus de la pénombre, celle de la réclusion de ses sœurs dans les salons marseillais calfeutrés, que Françoise Ega remplit ses carnets de notes. Elle n'a pourtant que son certificat d'études et s'estime bien trop médiocre pour être un jour publiée. Son journal, qui court de 1962 à 1964, d'un style enlevé et précis, saisissant de lucidité et de révolte, deviendra pourtant un livre, *Lettres à une Noire. Récit antillais*, édité en 1978

de se dresser, tout occupée à promulguer injonctions et ordres à une employée en mouvement perpétuel, renvoyée d'une tâche à une autre. À l'exigence de productivité s'ajoute vite le simple plaisir

1. Elsa Dorlin et Myriam Paris, « Les hétérotopies du féminisme noir », 2015, p. 60.  
2. Op. cit., Elsa Dorlin et Myriam Paris, p. 83.  
3. Caroline Ibos, *Qui gardera nos enfants ? Les Nounous et les Mères*, Flammarion, 2012, p. 14.  
4. Op. cit., Caroline Ibos, p. 105.



de voir l'autre souffrir : la patronne empêche ainsi Françoise Ega d'utiliser l'aspirateur simplement parce qu'elle préfère ajouter de la difficulté au labeur. Prétendant oublier chaque jour de couvrir son tapis, elle met cette humiliation sur le compte de la négligence, afin de ne pas s'encombrier d'états d'âme. Les vexations multiples, les ordres injustes et les tâches trop lourdes participent d'un dispositif de déshumanisation dont témoigne régulièrement l'auteure. Après s'être mise quelque temps en congé, la voilà qui retourne au travail : « J'étais redevenue femme en restant chez moi, et puis me revoilà dégoulinant de sueur, en train de faire "les poussières de derrière les meubles". Je suis poussière en "engin corvéable". » Objectivée, la femme de ménage se sent devenir elle-même machine, telle la prolongation mécanique des éléments ménagers qui l'entourent. Ainsi l'amie de Françoise, Solange, s'exclame-t-elle que, lorsqu'on est bonne, « c'est là qu'on arrive à se dépouiller le plus aisément de toute prétention à la dignité humaine, on est une chose, comme un balai ou un réfrigérateur » !

Le 19 avril 1963  
Madame m'a donné deux kilos de petits pois à écosser, sa fille qui rôdait par là en déshabillé à dit :

« C'est peu, nous sommes huit ! »  
Madame en pinçant les lèvres a répondu tout haut :

« Non, cinq, les gosses n'en mangent pas et les « autres » ne comptent pas ! »

Les autres, c'étaient : la nurse, la repasseuse et moi. Ce manque de tact faillit me faire éclater. La jeune nurse avait entendu : du balcon où elle était, elle avait rougi jusqu'à la racine de ses cheveux blonds et m'avait jeté un regard éperdu. J'ai laissé tomber le truc à hacher les carottes. Je sais que Madame n'aime pas qu'on jette les instruments du bord, mais elle ne m'a pas dit de partir.

Cette violence de classe qui va jusqu'à annuler le souci de la présence de la domestique, d'autres migrantes, espagnoles ou italiennes, qui elles-mêmes avaient remplacé Piémontaises, Bretonnes ou Morvandelles<sup>5</sup>, l'ont vécue avant elles. Mais un pas de plus est franchi lorsque les patronnes s'abstiennent de nommer Françoise par son nom ou, pire, lui donnent un autre prénom que le sien.

Le 16 juin 1963  
Je suis partie en grand décolleté chez les patrons de Renée (...).

La dame est grassouillette et d'une netteté de tenue impressionnante. Pour la première fois depuis que je me suis lancée dans la profession de femme de ménage, j'ai un prénom, la dame me l'a donné. Elle ne veut

## LA FAMILLE SANS NOM

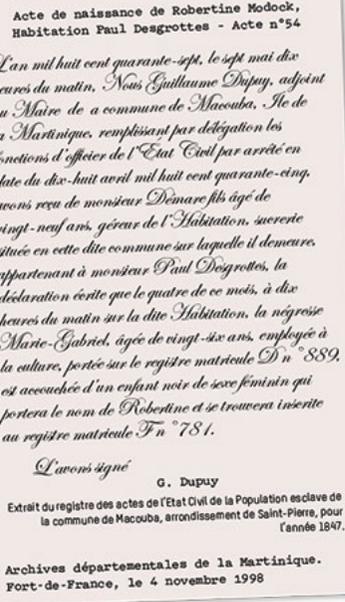
Dans cette archive reproduite dans une brochure de généalogie familiale privée transmise par le fils Jean-Pierre, on apprend que la grand-mère de Françoise Ega naît seulement un an avant l'abolition de l'esclavage, à Macouba, simplement munie d'un prénom donné par les maîtres et du numéro de matricule F n°781. Au moment du décret d'abolition de

l'esclavage le 27 avril 1848 et de sa proclamation effective le 23 mai à la Martinique, l'arrière-grand-père de Françoise a 45 ans. Il figure parmi les 30 premiers esclaves à réclamer leur identité sur l'un des 81 registres envoyés aux colonies françaises par Victor Schœlcher, président de la commission d'abolition de l'esclavage. Le choix du patronyme donné aux futurs

« affranchis » se fait le plus souvent au bon vouloir de l'officier d'état civil, qui utilise les noms qu'il veut, noms de militaires français illustres ou noms dégradants<sup>6</sup>. Mais certains descendants estiment que cet ancêtre a pu choisir son nom en référence à de possibles origines amérindiennes : ce sera Paul Modock. Deux générations plus tard, née Marcelle Modock en 1920 au Morne-Rouge en Martinique, notre auteure perd son patronyme en se mariant avec Frantz Ega, en 1946, à Paris.

\* Les indices de notre passé, brochure personnelle de la famille Ega.

\*\* Comme l'atteste l'étude de l'anthropologue Philippe Chanson. Lire Anton Vos, « Esclavage : les noms de la honte », Campus, n°92



Archives départementales de la Martinique. Fort-de-France, le 4 novembre 1998

pas changer ses habitudes, c'est moi qui changerai de prénom, je m'appellerai Renée en attendant que la vraie Renée revienne. C'est clair et net. Qu'on m'appelle Renée, et je répondrai quand je penserai qu'il s'agit de moi.

## COMME SI RIEN N'AVAIT CHANGÉ

Du refus patronal de nommer sa bonne à celui du système esclavagiste d'ouvrir l'état civil aux Noirs, la généalogie impérialiste s'expose. Selon le Code noir, les esclaves des colonies françaises étaient des biens « meubles », ils n'avaient pas d'état civil mais portaient des numéros de matricule<sup>7</sup> [voir encadré 1]. La transmission de cette mémoire de chair et de sang est au cœur de l'histoire personnelle de Françoise

**Exergue sympa ici qui fait bien kiffer mais qui ne prend pas trop de ligne.**

Ega. Le fils Jean-Pierre récite devant moi un poème transmis par sa mère : « Je suis l'arrière-petite-fille d'une esclave, Suzanne. Et cela je ne peux l'oublier. L'oubli dans certains cas est une trahison. Il nous appartient d'enseigner à nos enfants leurs origines afin que dans la dignité ils vivent désormais. » L'expérience du travail comme femme de ménage lui permet de saisir l'implacable absence de changement. Son mari s'en charge, lui qui tente de se consoler avec un progrès qui ne convainc guère : « Cela me chagrine quand tu pars chez des maîtres, comme nos grand'mères comme nos arrière-grand'mères, comme si rien n'avait changé depuis si longtemps pour nous autres... alors que l'on fabrique des bombes atomiques, que l'on parle des peuples libres. Je ne comprends pas que tu y ailles, toi. » La proximité avec l'esclavage est encore plus palpable lorsque l'auteure évoque « tous les ports de France qui accueillent celles qui viennent comme des abeilles se poser sur l'affreuse fleur de la servitude » et parmi elles les nombreuses Antillaises qui se sont fait payer le voyage par leurs employeuses et ne pourront se libérer qu'après le remboursement d'une lourde dette<sup>8</sup>. La netteté de la différence entre la liberté et son absence formelle s'estompe au fur et à mesure que l'on s'approche des situations vécues...

## L'ATAVISME PRODUCTIF DES ANTILLAISES

Tu vas dans un bureau de placement pour femmes de ménage si tu es pressée de gagner ton pain. Là, la placeuse sera tout souriante : la vue d'une femme bronzée la réjouira :

« Oh ! Vous cherchez du travail ? Ne partez pas ! Il y a Madame Machin, Madame Chose, Madame Unetelle qui cherchent des gens comme vous. »

Tout de même ; la placeuse ne dit pas : « Elles voudraient une négresse », elle n'ose pas. Elle ne te demande même pas de références, si tu as la chance d'être antillaise. Les Antillaises, par atavisme, donnent du rendement.

La société blanche se persuade aisément que les femmes noires de milieu modeste sont des fées du logis, qu'elles ont cela dans le sang<sup>9</sup>, préjugé où s'entrecroisent les rapports de domination de genre, de race et de classe<sup>8</sup>. Selon un imaginaire hérité de celui du négrier, la femme noire est considérée comme forte, courageuse, faite pour l'effort, les tâches multiples, et particulièrement les soins domestiques. « À femme noire, durs travaux », rappelle la narratrice. Caroline Ibos révèle la persistance de l'image de l'Antillaise comme « bonne à tout faire », quand elle raconte que les nounous noires ivoriennes parlent aujourd'hui de « faire l'Antillaise » pour désigner une situation de travail dur et précaire pour une femme qui a migré en France<sup>9</sup>.

**Exergue sympa ici qui fait bien kiffer mais qui ne prend pas trop de ligne.**

« Le noir est la couleur de la sueur. »<sup>10</sup> Ainsi, l'une des employeuses de Françoise Ega va l'obliger à s'acquitter des tâches ménagères alors même qu'elle l'avait embauchée

pour coudre. « Depuis si longtemps que je voulais une Noire pour le ménage ! Quand je vous ai vue arriver, je n'ai pas osé vous le dire d'emblée, mais puisque vous faites l'affaire ! », lui avoue-t-elle sans rougir. L'amie Cécile, qui était comptable diplômée à Fort-de-France, est éconduite de tous les bureaux de placement : « On regardait sa peau bien noire et on répondait poliment : "Je vais vous écrire." » Françoise Ega, qui a été secrétaire et comptable, est refoulée d'un poste de dactylographe : « Je me suis présentée, la directrice du bureau m'a dit que la place n'était plus libre. Elle me regardait avec étonnement, j'ai compris que ma peau l'avait surprise. » Alors, acceptée comme secrétaire chez un docteur pour quelques jours, elle est cette fois déconcentrée tant elle ne s'y attend pas : « J'avais envie de pleurer, et j'ai compris que mon passage dans l'odeur de la vie des autres me marquait, me complexait. » Pour les hommes noirs venus du continent africain, c'est le métier de dockeur qui est tout indiqué par la société [voir encadré 2].

À propos, mes enfants, il y a une négresse en surface à Marseille : il faut aller voir cela ! Elle est employée dans une grande bouclerie à la rue Longue ! Si vous voyez le défilé devant son étal ! Tout le monde veut voir si elle salt peser comme il faut, si elle salt dire « Et avec ça, Madame ? », ou « À qui le tour ? ». La pauvre, elle n'arrête pas, et les nègres tout flers qui viennent acheter à son comptoir !

Le soupçon d'incompétence porté sur les Noires dès qu'elles quittent leur domaine réservé s'accompagne d'une certaine fascination. Vendeuse sur un stand de la foire de Marseille, Françoise Ega s'amuse des réactions des Blancs, curieux de voir une Noire derrière le comptoir. Elle profite que certains veuillent s'approcher d'« une négresse » pour leur vendre « du persil en poudre ou du laurier en flacon alors qu'autour de chez eux la nature





## OUSMANE SEMBÈNE, LA BONNE ET LE DOCKER

En 1966, quelques années seulement après que Françoise Ega a consigné en notes son expérience de bonne, sort en salle *La Noire de...*, premier long-métrage africain (prix Jean-Vigo), réalisé par l'écrivain et cinéaste sénégalais Ousmane Sembène. Diouana, jeune femme originaire de Dakar, quitte son pays et sa famille pour devenir bonne à tout faire chez un couple de coopérants. Débarquée au port de Marseille, la voilà bientôt confinée dans la maison de ses patrons sur la Côte d'Azur où elle se retrouve affectée aux tâches ménagères et à la cuisine, alors qu'on lui avait promis du baby-sitting. L'héroïne africaine découvre en France l'enfermement dans l'appartenance bourgeois, la solitude, le mépris de ses patrons, autant de thèmes que l'on retrouve chez Ega. Mais Sembène donne à ce destin une fin bien plus sombre : Diouana finit par se trancher la gorge dans la baignoire de ses maîtres. Comme Ega, le réalisateur raconte sa propre histoire, celle du traumatisme de la colonisation et de la persistance de la ligne de couleur. Né en 1923 en Casamance, il devient tirailleur sénégalais en 1942 avant de s'embarquer clandestinement pour Marseille en

1946. Il y fera différents petits boulots et sera docker pendant dix ans, membre de la CGT et du PC français. Un vécu qui lui donnera la matière de son puissant premier roman publié en 1956, *Le Docker noir*. Sembène y raconte avec amertume et rage le destin tragique d'un docker à Marseille. Son héros Diaw Falla, immigré du Sénégal et écrivain amateur, va incarner un nègre littéraire à ses dépens, en se faisant voler son manuscrit par une femme de Paris. Après lui avoir promis de l'aider à trouver un éditeur, elle le publie sous son propre nom. Fou de douleur et de désespoir, Diaw Falla remonte à la capitale pour la retrouver. À 40 ans, Ousmane Sembène apprend le cinéma à Moscou avec Mark Donskoï et Sergueï Guerassimov. Il se lance alors dans une carrière de cinéaste, revendiquant une œuvre engagée qui sera acclamée par le public et récompensée à plusieurs reprises (voir *Le Mandat* (1968), critique de la nouvelle bourgeoisie sénégalaise, *Camp de Thiaroye* (1988), hommage aux tirailleurs sénégalais, ou encore *Moolaadé* (2003), sur l'excision). Il meurt à Dakar en 2007.

*a généreusement fait pousser les bonnes et odorantes feuilles de Provence* ! Cet attrait pour sa personne et ce qu'elle évoque est régulièrement vécu par l'auteure, prise dans des conversations exotiques témoignant d'une vision fantasmée de la condition noire.

Un gros bonhomme m'a parlé de l'amour sous les cocotiers et les bananiers. « Connais pas », lui ai-je dit.

Monsieur connaît les îles Canaries, il m'a dit que dans les pays comme celui-là, on meurt jeune, parce qu'il n'y a pas de saisons. Il m'a demandé l'âge moyen des Antillais, et j'ai remarqué qu'il est documenté sur le tiers-monde. Ainsi, si Renée claque, c'est que son âge d'habitante du tiers-monde est révolu et il n'y pourra rien. C'est un point de vue que Renée assimilerait facilement avec la dose de résignation qu'elle a en elle.

Dans un cas, les stéréotypes raciaux s'articulent au sexisme, dans l'autre, à l'exploitation économique. Renée n'ose pas réclamer les quelques jours de congés maladie qu'il lui faut pour se faire opérer à l'hôpital. Ainsi, un patron exclut son employée du droit à la santé, pourtant réputé « pour tous » depuis les années 1950, au nom de sa condition d'Antillaise. Le tout sous couvert de conversations polies entre bonnes gens.

### INTERTITRE

Bientôt, l'État français met des moyens politiques et économiques au service de la racialisation des métiers du soin et des services domestiques. *Lettres à une Noire* s'écrit au moment où Michel

Debré instaure en mars 1963 le Bureau pour le développement des migrations dans les départements d'outre-mer (Bumidom). Il offre un aller simple à celles et ceux qui souhaitent émigrer (des colonies maintenant appelées DOM vers la France, appelée désormais métropole), avec la promesse d'une formation professionnelle et d'un emploi. Outre que la métropole peut ainsi récupérer une main-d'œuvre corvéable et bon marché, cela sert surtout à « empêcher la participation de la jeunesse aux luttes de décolonisation, qui étaient alors très vigoureuses, en particulier à La Réunion. (...) Il y avait eu des manifestations violentes à Fort-de-France en 1959 »<sup>11</sup>, rappelle la politologue Françoise Vergès. La sociologue Stéphanie Condon<sup>12</sup> ajoute qu'il s'agit également de « contribuer à réduire la natalité aux Antilles. En faisant partir les femmes, on faisait partir de futures mères. » Le dispositif, opérationnel jusqu'en 1982, accompagne l'essor de la migration antillaise vers l'Hexagone, organisant l'installation de près de 90 000 personnes. « Un génocide par substitution, comme l'a écrit Aimé Césaire, commente Pierre Lezeau, du Comité Mam'Ega<sup>13</sup>, association du quartier de la Busserine. D'un côté on envoie des métropolitains assurer la fonction publique dans les DOM-TOM, de l'autre on encourage les Antillais à se faire exploiter en France. »

Françoise Ega n'évoque que rarement le rôle des institutions françaises dans le sort réservé aux Antillaises. Au moment où elle noircit ses carnets, l'Algérie arrache son indépendance à la France, le 3 juillet 1962. Dans *Lettres à une Noire*, l'information passe inaperçue. Le 4 juillet, l'auteure évoque simplement le « plastic que l'on dépose un peu partout en ce moment », référence aux attentats à la bombe qui émaillent l'histoire de la guerre d'Algérie. Alors qu'elle s'emballait régulièrement pour la résistance des bonnes, la lutte indépendantiste la laisse dubitative. Sans s'en cacher, le couple Ega fréquente les salons des colonisés assimilés et particulièrement l'Amicale des Antillais de Marseille, aussi appelée l'Amitag, où Françoise s'occupe du groupe folklorique. « J'y donnais des cours de français à l'âge de 15 ans, se souvient Pierre Lezeau. C'est là-bas que j'ai pour la première fois rencontré Françoise Ega, elle était venue dédicacer *Le Temps des Madras*. » Récit de sa vie en terre natale, *Le Temps des Madras* est son premier roman, publié en 1966 aux Éditions maritimes et d'outre-mer. On y retrouve dans les premières pages son respect pour les figures de la France colonisatrice, à la page des remerciements : il y a d'un côté les « femmes antillaises » que sont sa mère et sa tante et de l'autre une « grande Française » en la personne de sa « bienfaitrice » Madame Gruss-Gallieni, fille

## Exergue sympa ici qui fait bien kiffer mais qui ne prend pas trop de ligne.

du général Gallieni, épouse de l'amiral Gruss. C'est par son intermédiaire que Françoise Ega réussit à

se faire publier<sup>14</sup>. Un monde acquis aux intérêts de la France qu'elle juge bon de côtoyer afin de passer certains obstacles. « *Ce monde-là, c'était le bras armé du Bumidom*, prévient Pierre. Une association de notables et de militaires, où l'on ne risquait pas d'entendre parler d'indépendance. » Françoise Ega, qui semble ne pas croire à la possibilité d'une réelle indépendance, préfère que les Antilles soient gouvernées par la France que par des institutions internationales (En 1963, la Papouasie-Nouvelle-Guinée est effectivement sous la tutelle de l'Organisation des nations unies avec le statut officiel de « territoire non autonome », et la Somalie, le Togo et le Cameroun en sortent à peine).

Le 24 décembre 1963

Moi j'ai une sainte peur, peur des casques colorés parlant toutes les langues, qui viendront apprendre à ma vieille mère à marcher droit ! Après tout, je n'ai aucune honte à l'avouer, si je n'ai pas peur de mourir, car les morts ne sont bons que pour le ciel ou l'enfer, j'ai peur des suites du mouvement si je suis en vie. Il y aura ceux des grands pays qui voudront nous protéger, et ceux qui ne le voudront pas, et ils viendront expliquer cela, jusque sous l'arbre à pain, qui donne de l'ombre à la case que j'ai laissée au pays ! Et moi, je n'aurai plus que mes yeux pour pleurer !...

### INTERTITRE

Ega ne rejette pas pour autant les indépendantistes et cultive en fait des liens avec certains d'entre eux, comme le rappelle son fils Jean-Pierre. « *Tous les étudiants antillais qui venaient dans le Sud passaient par chez nous. Ça parlait politique chez moi, et indépendance !* » Émile Monnerot, directeur du service psychiatrie de l'hôpital Nord à Marseille, compte parmi ses amis proches et signera la préface de son livre. Or il est surveillé de près par les renseignements généraux, comme le montre cette fiche conservée aux archives départementales des Bouches-du-Rhône :

La tendance MANVILLE serait la plus « modérée » et prévaudrait à l'heure actuelle contre la tendance représentée par GLISSANT Édouard. (...) Cette dernière tendance préconiserait l'action immédiate et violente aux Antilles en vue d'obtenir l'indépendance des îles. Elle est représentée sur le plan local par le docteur MONNEROT Émile, alias « Milon », né le 3.11.1917 à Fort-de-France (Martinique), demeurant Hôpital Nord à Marseille<sup>15</sup>.

11. Entretien avec Françoise Vergès, « Mettre en théorie et en pratique le principe de déplacement », *Comment s'en sortir ?*, n°1, iXe, 2015.

12. Stéphanie Condon, « Migrations antillaises en métropole. Politique migratoire, emploi et place spécifique des femmes », *Cahiers du CEDEF*, n° 8/9, 2000, p. 167-200.

13. Surmon affectueux donné à Françoise Ega par ses proches.

14. Information donnée par sa fille Christiane Toumson-Ega dans sa correspondance avec Christiane Makward. Voir Annik Doquire Keszberg, *The Voice of the Child in Francophone Literatures (1963-2003): Narrative Structures and Socio Cultural Constructions*, thèse de philosophie soutenue à la Pennsylvania State University en 2005.

15. Extrait d'une note des services des renseignements datée du 8/10/1963, disponible aux archives départementales des Bouches-du-Rhône.

Exergue sympa ici qui fait bien kiffer mais qui ne prend pas trop de ligne.

## Exergue sympa ici qui fait bien kiffer mais qui ne prend pas trop de ligne.

« Elle connaissait bien Manville<sup>16</sup>, ils ont même échangé une correspondance durant un certain temps », se rappelle Jean-Pierre. Hélas, personne n'en a plus trace...

Aux positions frontales, Françoise Ega préfère un engagement sensible, où l'expression de l'injustice et du malheur laisse chacun choisir son camp et son mode de résistance. Dans son journal, elle n'hésite pas à critiquer ouvertement le mépris de ses compatriotes fortunés, qu'elle croise à l'Amitag: les « superbes », comme elle les appellent, ou les « grosses légumes de la ville », haut fonctionnaires ou militaires qui vivent la belle vie en France, fustigés pour refuser d'entendre parler des problèmes des Antillaises « placées ». À « un bal nègre présidé par des officiels venus de Paris » et organisé par l'Amicale des Antillais de Marseille, Françoise Ega témoigne de l'humiliation des classes populaires antillaises par le monde noir parvenu.

Les filles s'y pressent, robes élégantes. Une fille s'approche, elle pleure: « Le Martiniquais à veste blanche qui est le

chef de votre club m'a insulté, il m'a répété: "Est-ce votre place ici?" Mais où est donc ma place? Chez la dame Je n'ai pas de place! Je suis et restera l'étrangère, à cause de ma peau, et ici, parmi les nègres, on me dit que ce n'est pas ma place, parce que je suis bonne!»

Même si elle fréquente les Noirs insérés dans les classes supérieures, Françoise Ega tisse d'abord des liens dans le monde des « moins que rien », où parfois Blancs et Noirs partagent certains vécus. Ainsi décrit-elle avec compassion l'intérieur du taudis où vivent ses amis Roland le Martiniquais et Jeanine la blonde vaucousienne. Mais les premières qu'elles va activement soutenir sont les femmes de sa communauté, celles qui ont vécu l'arrachement à la terre natale, celles qui vivent l'exploitation chez les dames ou dans les usines de dattes et de biscuits, et qui rassurent la famille restée au pays, affirmant qu'elles ont « trouvé le Pactole ». Son action politique se caractérise par un travail para-syndical du quotidien, par lequel les solidarités interindividuelles ouvrent l'espoir de meilleurs jours, à défaut de luttes collectives. La jeune Cécile vient la trouver, « ses longs doigts tout enfîlés », qui repasse en blanchisserie la journée et lave la layette d'un bébé le

soir, avant de rentrer dans « sa ptaule sans chauffage ». Ega lui offre une chambre chez elle et lui trouve un emploi dans une biscuiterie. « Il fait froid, une fille de mon pays se réchauffe le corps et le cœur sous mon toit, advenue que pourra. »

Au fil du récit, l'auteure devient l'exemple même de la possibilité de l'insoumission. Mettant à profit sa position relativement privilégiée de femme lettrée dont le mari n'exige pas qu'elle travaille et ainsi moins mise en danger que d'autres par la menace d'un renvoi, elle note ses heures supplémentaires sur ses carnets ou exige la Sécurité sociale pour ses camarades. Sa maîtrise du français se révèle un outil efficace pour inquiéter les patrons.

J'étais en colère, mais je savais compter, j'ai même réclamé les heures supplémentaires que j'avais cumulées depuis mon arrivée, sinon, je parlais à l'Inspection du travail, qui est faite pour moi aussi, après tout! Madame a pensé que je savais trop de choses, il lui fallait des Noires venant directement de la brousse, n'ayant jamais entendu parler des lois sociales. Elle me paya et me laissa partir.

Lorsqu'il apparaît trop coûteux d'affirmer frontalement son désaccord, elle laisse délibérément tomber des ustensiles de cuisine en guise de colère. Lorsque le travail est trop dur ou simplement absurde, elle conseille tout simplement la démission. Après avoir menacé d'une claque un gamin insolent de la maison où elle travaille, elle se retrouve spectatrice d'une querelle entre les femmes de la maison: « Quelle idée as-tu de prendre cette Baker? Tu as vu, elle ne met même plus le tablier de service! L'autre n'aurait jamais osé promettre une claque à Gilbert! On aura tout vu!» Elle quitte finalement cette maison de « gens sans cœur », « intraitables », qu'elle n'hésite pas à insulter à son tour.

Françoise Ega défend sa culture et ses origines comme une arme, pour se ressaisir d'une dignité bafouée. Elle plaide l'importance du créole ou raconte son plaisir de se vêtir parfois de ses habits traditionnels: « Quand cela me chante, je pose sur ma tête mon



madras, j'arbore ma robe fleurie à traîne et je déambule en pletine Canebière!» Mais cette revendication d'assumer une visibilité culturelle n'est pas du goût des hommes, dont elle fustige les pressions paternalistes et assimilatrices. « Quand leurs femmes portent le costume de leurs aïeules, ils les découragent: "Comment, vous avez des gosses et vous portez encore des colliers-choux et un madras? Allez, bons pour les meubles." » Elle propose alors à ses sœurs de s'inspirer des « Sénégalaises » et autres « Hindoues » qui ont moins mal à arborer leurs habits traditionnels et dont il faut « prendre de la graine ». Avec malice, elle encourage la désobéissance face à la colère masculine: « Quand il est hors de ses gonds, je promets tout ce qu'il veut, et je fais quand même ce que j'ai dans la tête. »

### INTERTITRE

L'écrivaine s'amuse de ces maris qui veulent se faire transparents et refusent les remous, alors que tout son livre réclame le contraire: ne pas se taire, ne pas se cacher. « Mais pourquoi donc y a-t-il des nègres qui tirent le rideau sur ce qui est notre négritude? Ce n'est pas en cachant une plaie qu'on la guérit, au contraire », prévient-elle. « La négritude, cette situation définie par des conditions matérielles d'existence génératrices de conscience politique, ce sont bien les femmes de ménage antillaises qui l'incarnent », confirment Dorlin et Paris. Chez Ega, leur destin se retrouve lié à celui de ses sœurs et frères de race aux Amériques, ouvrant un « territoire, un espace-temps des solidarités antiracistes transfrontalières »<sup>17</sup>. « Quand elle s'adresse à Carolina, cette femme brésilienne des favelas, il y a cette proximité du monde noir, confirme son fils Jean-Pierre. Elle avait une bibliothèque noire unique. Sur l'Afrique, les Black Panthers, la black music. Elle nous parlait de Rosa Parks. Moi je suis né avec Malcolm X, j'ai pas attendu le film! Les frères Soledad, Angela Davis, ça faisait partie de notre enfance. Ma mère a aussi pleuré quand Malcolm X et Martin Luther King ont été assassinés. »

La narration d'Ega s'inscrit dans la lignée des écritures féministes noires, son ultime objectif étant, comme le décrit Dorlin et Paris, « l'émancipation noire, universalisme effectif, lieu d'un autre féminisme » que celui des femmes

## LE SCÉNARIO POLITIQUE DE LA FEMME NOIRE « COURAGEUSE »

En étudiant le rôle social des travailleuses immigrées s'occupant des enfants aujourd'hui dans un quartier favorisé de Paris<sup>1</sup>, Caroline Ibos offre, en décrivant le « scénario politique de la nounou noire », une prolongation parlante de la condition décrite par Françoise Ega: un travail domestique sous-rémunéré, l'absence de vocation pour ce métier, une même absence de revendications collectives et une « théorie des races spontanée et orale ». Elle y interroge notamment le mythe de la « femme noire courageuse ». « [Il y a] une raison pratique à ce que les publications des savants blancs, les blogs des artistes<sup>2</sup> et jusqu'aux guides touristiques<sup>3</sup> célèbrent en un seul hymne le courage de la femme africaine. Cette façon de la porter aux nues rappelle le geste franciscain du "baiser au lépreux", soit la marque positive que l'on concède à celui que tous considèrent comme dangereux et méprisable, comme le rebut de l'humanité. (...) L'apologie du courage de la femme africaine et le constat énergique d'une obligation à faire face organisent le scénario politique de la

nounou. Dans la construction subjective de son destin, la nounou tire son énergie à agir du constat de l'incurie masculine [« Les hommes aiment juste boire, jouer aux cartes et faire le sexe » et tant d'autres phrases]. Mais, forte de ce constat, elle ne conclut ni à son propre règne ni au grand soir de redistribution des charges entre les hommes et les femmes. (...) au point d'endosser non seulement les charges conventionnellement féminines mais encore les responsabilités conventionnellement masculines, au point de supporter tous les fardeaux, de l'infériorisation dans la maison à la dévalorisation sociale dans l'exil, du dur labeur pour gagner sa vie à l'éducation des enfants nés en France. (...) Au début des années 1980, l'affirmation publique du Black feminism: "All the Women are White, all the Blacks are Men but Some of Us are Brave" [« Toutes les femmes sont blanches, tous les Noirs sont des hommes mais nous sommes quelques-unes à être courageuses » ]<sup>4</sup>. Il critiquait la nécessité pour les femmes noires d'être héroïques si elles voulaient simplement être reconnues comme des égales. Ainsi, dans le cadre d'une

morale politique dont l'objectif serait la lutte contre les discriminations, la déconstruction de l'image de soi en tant que "courageuse" s'avère fondamentale, car toutes les femmes ne sont pas blanches, tous les Noirs ne sont pas des hommes, et les femmes noires n'ont pas à être plus courageuses que les autres. »

Passages extraits du livre de Caroline Ibos, Qui gardera nos enfants? Les Nounous et les Mères, paru chez Flammarion en 2012.

1. Enquête menée à Paris durant trois ans auprès de 13 nounous ivoiriennes (dont 5 sans papiers) et de 21 employeuses ayant choisi de recruter une nounou à domicile. Ce fonctionnement concerne – au moins – 12% des enfants parisiens de moins de 3 ans, soit environ 12000 enfants. Caroline Ibos est maître de conférences en science politique à l'université de Rennes 2.
2. Voir par exemple www.domdeterte.net, site de la poète Dominique Dieterle, ou encore essamba-art.com, site de la photographe camerounaise Angèle Etoundi Essamba.
3. On peut notamment regarder, sur le site africaturism.com, une vidéo intitulée « Le courage des femmes africaines », montrant la fabrication du beurre de karité par de jeunes femmes africaines selon les méthodes les plus ancestrales (NdR: le site comme la vidéo citée par Caroline Ibos ne sont plus disponibles).
4. Gloria T. Hull, Patricia Bell Scott, Barbara Smith (éd.), All the Women are White, All the Blacks are Men But Some of Us are Brave. Black Women's Studies, The Feminist Press, Old Westbury, New York, 1982.

Exergue sympa ici qui fait bien kiffer mais qui ne prend pas trop de ligne.



blanches de l'époque, pour qui « les femmes esclaves, les femmes colonisées, ça n'existait pas. Il n'y avait même pas conscience que la France avait été une puissance impériale », se rappelle Françoise Vergès<sup>18</sup>. Chez elle, l'écriture devient l'arme adéquate afin de mener « l'attaque contre l'oppression esclavagiste en répondant par la contre-offensive culturelle victorieuse », selon les mots du Martiniquais Émile Monnerot, dans sa préface.

Face à l'assignation au métier de femme de ménage, Ega lance dans les dernières lignes de son livre un cri d'espoir pour l'avenir, alors qu'elle imagine les enfants de ses sœurs dans les meilleurs facultés du pays : « Mais oui Carolina! Je crois! J'attends ce changement! », assure-t-elle en clôture du texte. L'histoire de ses enfants lui donnera raison : fière d'en faire des « graines d'agréés »<sup>19</sup>, elle permettra à trois d'entre eux de poursuivre de brillantes carrières universitaires. Trajectoires d'ascension sociale qui ne masquent pas comment l'État français, à travers ses politiques migratoires, sociales et d'emploi, fait persister la ligne de couleur dans les métiers du soin et du travail domestique. On pense au rapport Lucas de 1983 qui énumère les mécanismes de discrimination ayant empêché la promotion de centaines de migrants antillais<sup>20</sup> ;

à l'externalisation des tâches ménagères avec, dans les années 1990, la revalorisation artificielle de la domesticité par les « services à la personne », métiers occupés en majorité par des femmes et des migrantes, main-d'œuvre inorganisée et donc peu revendicative<sup>21</sup>.

#### « ENTREZ, CE N'EST PAS FERMÉ »

Jean-Pierre, lui qui préféra le milieu associatif et culturel à l'agrégation, présidant l'une des structures de danse les plus dynamiques de Marseille, Body&Soul, finit le récit des engagements de sa mère dans les années 1970 : « On a quitté le quartier des Olives car ma mère s'effrayait de l'influence d'un voyou local, qui faisait quelques larcins avec des copains. On est venus à la Busserine en 1969, le bâtiment E était tout neuf. Il y avait un balcon dans chaque pièce, pour nous c'était l'Amérique! Le centre commercial Carrefour n'était pas encore là, en face. À la place, il y avait un petit ruisseau, c'était la campagne. Très vite, ils ont construit, le quartier des Flamants plus loin, puis le Mail. On s'est retrouvés encerclés, enfermés, avec les problèmes sociaux qui vont avec. À l'époque, dans notre bâtiment, les noms des familles étaient divers, il y avait des Italiens, un Juif, un Espagnol et une Maghrébine; on se passait le couscous, le boudin, le sel, ça naviguait. On se mélangeait. Les collègues ils connaissaient le zouk, je leur apprenais. » Nous sommes installés dans les bureaux du Comité Mam'Ega, créé en hommage à Françoise Ega afin de continuer ses combats, lutter contre l'illettrisme et l'exclusion,

et redonner goût à la lecture et la culture orale. Hasard de logement, la petite association a pris ses quartiers il y a quelques années au bâtiment E de la cité, juste au-dessous de l'appartement n°8, où la famille Ega vivait.

« Ma mère, c'était Madame Tout le monde. La porte était toujours ouverte. Tu frappais, elle criait : "Entrez, ce n'est pas fermé!" Chacun venait demander des conseils, sur l'école, sur le bailleur ou autre chose. Elle était à l'écoute. »

Au-delà de cette proximité avec ses voisins, Françoise Ega lutte aussi pour l'amélioration de la vie de sa cité. « Ma mère est une révolutionnaire. Mais pas de ceux qui prennent les armes, plutôt de celles qui descendent dans la rue. Je me souviens, elle allait dire à son directeur ses désaccords, en face à face, alors qu'elle n'était que femme de ménage! » Le matin, femme de ménage à l'espace Busserine, l'après-midi, elle donne de tous les côtés : membre des associations de parents d'élèves ou animatrice à la maison des jeunes, assurant le suivi scolaire des enfants ou assistant les familles immigrées dans la rédaction de leurs papiers administratifs.

En 1970, elle mène avec d'autres une lutte importante et victorieuse afin d'obtenir le passage d'un bus pour desservir la cité. Le 27 novembre 1971, elle organise une marche silencieuse pour le professeur Yves Leborgne, empêché par l'État français depuis plus de dix ans de repartir en Martinique après avoir été déporté dans le sud de la France en 1961, sans être inculpé d'aucun délit, simplement sous le soupçon d'embrasser la cause indépendantiste<sup>22</sup>. « À l'époque de l'affaire Leborgne, il y a eu rupture avec l'Amitag, se souvient Jean-Pierre. Ma mère a pris clairement parti contre le Bumidom et le trafic des femmes antillaises. C'est à ce moment qu'elle a fondé l'Association culturelle et sportive Antillo-guyanaise dans notre quartier à la Busserine, avec mon père et des gens d'origine populaire, plus modeste. »

Françoise Ega participe également aux premières réunions de concertation de la ZUP afin de modifier les plans des élus, pour qui les équipements publics, culturels et sociaux ne sont pas la priorité. Après « une grève de la Concertation de six mois à l'initiative des acteurs locaux, des équipements oubliés seront édifiés », relate la militante de terrain Karima Berriche<sup>23</sup>. Inséparable de ses camarades Marie Centofenti et Myriam Vinotti, elle montait au front face aux bailleurs s'ils le fallait, « pour empêcher la construction de tours sur le parc, le stade ou la piscine. On les surnommait les Trois Mousquetaires », lit-on sur le site Internet dédié à la mémoire du quartier<sup>24</sup>. Une amitié qui se scella aussi autour de leur fervent

catholicisme. « Ma mère était croyante pratiquante, elle se levait elle priait, elle allait se coucher en priant. Pour les morts et pour les vivants. » « La vie me tient en état de révolte constante, cela ne vient pas de Dieu, mais des hommes », confesse-t-elle dans son livre. Sur la plaque commémorative inaugurée en son honneur en 1988 à l'espace culturel Busserine, les autorités croiront bon d'inscrire « bienfaitrice et laïque », façon de faire rentrer l'hommage dans les clous de la République, alors que, comme le rappelle son fils, « sa foi a été toute sa vie son moteur ». Façon surtout de corrompre une fois de plus le concept de laïcité, qui concerne l'organisation de la vie sociale et non les actes des individus. Au nom de quoi une femme croyante et engagée devrait-elle

## Exergue sympa ici qui fait bien kiffer mais qui ne prend pas trop de ligne.

se justifier, de surcroît après sa mort, d'être plus ou moins « laïque »<sup>25</sup> ?

« Ma mère décède à la chapelle Sainte-Claire un dimanche matin, en allant communier. » Le jour des

obsèques, une foule immense s'agglutine, de l'entrée de l'immeuble jusqu'à la chapelle, pour laisser passer un cercueil porté à bras d'hommes – chose inédite pour le quartier. Tout le monde se mêle : avocats, professeurs, institutrices, voisins, voisins, Martiniquais de Marseille ou d'ailleurs. « C'était une grande personnalité, très populaire, ça se voyait au monde bigarré qui avait débarqué ce jour-là », commente Jean-Pierre, lui qui n'avait alors que 19 ans. Autre signe de sa notoriété, la collecte des voisins pour participer aux frais de rapatriement du corps et le faire reposer en terre natale, après trente ans d'absence. « Nous, les quatre frères, face au bateau, vers la mer, on a levé le poing, symbole de la résistance noire. »

Un grand merci aux associations Ancrages et Perspectives plurielles d'avoir organisé à la Maison de la Région à Marseille, le 16 mars 2016, une rencontre sur les femmes afro-descendantes et l'afro-féminisme. C'est lors de cette conférence que j'ai découvert l'histoire de Françoise Ega et que je suis partie sur ses traces. Merci également aux membres du Comité Mam'Ega et particulièrement à Jean-Pierre Ega pour sa générosité.



18. Entretien avec Françoise Vergès, « Mettre en théorie et en pratique le principe de déplacement », Comment s'en sortir?, n°1, Ixe, 2015.

19. Entretien avec Jean-Pierre Ega, avril 2016.

20. Michel Lucas, « Rapport du groupe de travail pour l'insertion des ressortissants des départements d'outre-mer en métropole », 1983.

21. François-Xavier Devetter et Sandrine Rousseau, Du balai. Essai sur le ménage à domicile et le retour de la domesticité, Raisons d'agir, 2011.

22. Yves Leborgne n'est pas le seul dans ce cas : « Huit collègues de la Guadeloupe, deux de la Guyane, trois de la Martinique et une d'Alsace au moins de La Réunion ont été mutés dans les mêmes conditions », selon le tract du comité de défense d'Yves Leborgne (lycée Carnot de Cannes) en 1971 [archives personnelles de la famille Ega].

23. Dans son livre hommage à l'un des commerçants les plus célèbres de la cité Busserine, Monsieur Tir, un marchand de bien, édité par le Comité Mam'Ega en 2003.

24. Françoise Ega, « Portraits des acteurs du grand St Barthélemy, vivreensemble.org »

25. Voir l'article « Le dernier village gaulois », dans le dossier central « Vénissieux, le rouge et la révolte », 2 n°8, 2014.